

LA VIGNE, LA VÉRITABLE

La Vigne

J'ai parfois entendu dire que Rabbi Iéshoua utilise la comparaison de la vigne pour décrire la relation existant entre lui et ses appreneurs car, déjà, dans l'Ancien Testament, le peuple d'Israël est symbolisé par une vigne. Nous trouvons en Isaïe le chant de la vigne (Is 5, 1-7) où il est affirmé au verset 7 : « La vigne du Seigneur Sabaoth, c'est la Maison d'Israël ». Et ce thème est repris par les prophètes à chaque fois pour reprocher à Israël de ne pas donner les fruits que Dieu en attendait : Os 10, 1 ; Jr 2, 21 ; 5, 10 ; 6, 9 ; 12, 10 ; Ez 15, 1-8 ; 17, 3-10 ; 19, 10-14 ; Ps 80, 9-19 ; Is 27, 2-5.

Rabbi Iéshoua reprend aussi la comparaison d'Israël avec une vigne dans la parabole des Vignerons homicides (Mt 21, 33-46 ; Mc 12, 1-12 ; Lc 20, 9-19), mais avec un changement de perspective. Ce n'est plus pour reprocher au peuple juif de donner un mauvais fruit au lieu d'un bon, mais pour reprocher « aux grands prêtres, aux rabbis et aux anciens » (Mc 11, 27 ; Lc 20, 1), auxquels le maître de la vigne a confié sa vigne, de ne pas vouloir lui en rendre les fruits. C'est aux responsables du peuple juif que s'adresse Iéshoua, comme le confirment les évangélistes qui font remarquer que ceux-ci ont bien compris que Iéshoua les visait à travers cette parabole (Mt 21, 45 ; Mc 12, 12 ; Lc 20, 19). Or, ce sont eux qui avaient la charge d'enseigner la Tôrah au peuple et de l'interpréter pour que celui-ci puisse la mettre en pratique.

On pourrait se demander pourquoi comparer Israël à une vigne plutôt qu'à une oliveraie, par exemple, aussi fréquente l'une comme l'autre sur le sol palestinien. Marcel Jousse nous en fournit une explication qui a l'avantage de convenir au contexte de la relation pédagogique existant entre les rabbis et leurs appreneurs et qui permet de mieux comprendre le reproche fait aux responsables de vouloir garder les fruits de la vigne pour eux.

La Vigne, c'est la maison d'études

En effet, à la maison d'études (Beth-hâ-Midrash) d'un rabbi, ses appreneurs se tenaient debout en rangées, comme nous l'indique Marcel Jousse. Un milieu aussi profondément analogique ne pouvait manquer de comparer ces rangées d'appreneurs aux rangées de ceps dans une vigne, et d'appeler, en conséquence, l'École, une Vigne (*Edujoth* II, 4) :

« En Israël, à un moment donné, on s'asseyait devant les sages, devant les rabbis. Primitivement, on était debout comme un plant de vigne et on recevait la sève du rabbi : « Je suis la Vigne, vous êtes les rameaux, les branches, les surgeons » ... « Toute branche en moi qui ne fait pas de fruit sera coupée parce qu'elle ne fait pas de fruit ». Vous n'avez aucune compréhension possible si vous ne voyez pas ces plants de vigne en face de la vigne elle-même où ils poussent toute cette sève qu'est la Tôrah, qu'est la Tôrah récitationnelle. »¹

Towa Perlow écrit ceci :

¹ Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 26 mars 1935, 17^{ème} cours, *La nature palestinienne dans la parabole*, p. 345.

« Après la mort (du patriarche Gamaliel II, 90-110 après J.C.), les réunions des docteurs eurent lieu dans un clos nommé « Kerem » (vigne). »²

et on lit en note 5 :

« Friedmann, dans Bêt-Hamidrach, 1865, s'appuyant sur Sabb. 88 b, donne à la racine « kerem » le sens de « s'assembler ». Pour Derenbourg, le mot « kerem » signifie plutôt un « clos » planté de vignes formant des treilles et des espaliers. »

A nouveau Marcel Jousse nous dit :

« Le vignoble, c'est l'école, c'est ce milieu d'Israël qui a toujours été considéré comme une école. Aussi vous trouverez souvent : « Israël est comparable à un vignoble ». Ou bien, vous aurez le « plant de vigne » parce que les talmîds sont debout devant le Maître comme des chirurgiens qui reçoivent la sève. D'où le mâshâl de Iéshoua :

*Je suis la Vigne et vous êtes les chirurgiens.
Sans moi, vous ne pouvez rien réciter. »*³

Or, Rabbi Iéshoua utilise à plusieurs reprises l'analogie de la vigne, dans les évangiles synoptiques. Outre celle des vigneronniers homicides (Mt 21, 33-46), dont nous avons parlé ci-dessus, nous y trouvons également la parabole des ouvriers envoyés à la vigne (Mt 20, 1-16) et la parabole des deux enfants (Mt 21, 28-32). Compte-tenu de ce que nous venons de dire, on peut donc affirmer que cette vigne dont parle Iéshoua est son école, celle de ses apprenants par cœur. Bien sûr que cette vigne, c'est la Royance de Dieu comme le confirme la réponse de Iéshoua : « Aussi, je vous le dis : le Royaume de Dieu vous sera retiré pour être confié à un peuple qui lui fera produire ses fruits » (Mt 21, 43) à ses adversaires qui lui avaient répondu : « Il fera misérablement périr ces misérables et il louera la vigne à d'autres vigneronniers qui lui en livreront les fruits en leur temps » (Mt 21, 41). Mais nous savons aussi que la Royance de Dieu est comparé à un repas de noces parce qu'on y mange l'enseignement et l'enseignant. Il y a donc bien une cohérence dans toutes ses comparaisons et cette cohérence nous est fournie par la manducation-mémorisation. Comme le faisait remarquer Marcel Jousse : « dans les évangiles, tout tourne autour de la mémorisation de la parole ».

La Vigne, c'est Rabbi Iéshoua

Toutefois, dans l'évangile de saint Jean, Rabbi Iéshoua opère une mutation de cette vigne-école lorsqu'il affirme :

« C'est moi la vigne, la véritable,
et mon Abbâ est le vigneron.

...
C'est moi la vigne,
vous, les sarments. »
(Jn 15, 1 et 5)

² Towa Perlow, *L'éducation et l'enseignement chez les Juifs à l'époque talmudique*, Ernest Leroux, Paris 1931, p. 29. Remarquons au passage que c'est, sans doute, à cause de cet usage de se tenir debout devant l'enseignant, comme des plants de vigne, que l'on continue à se mettre debout pour écouter l'Évangile, dans nos églises.

³ Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 1934-35, 9^{ème} cours, *Le style formulaire de la parabole*, p. 185.

En effet, en affirmant qu'il est la vigne, Iéshoua affirme que l'école, ce n'est plus la maison matérielle où les appreneurs vivent avec le maître, pour l'observer et mémoriser son enseignement. Désormais, l'école c'est lui, et ses appreneurs ont à demeurer, non dans une maison, mais en lui :

« Demeurez en moi
et moi en vous. »
(Jn 15, 4)

et ce qui confirme que Iéshoua est le lieu où doivent demeurer ses appreneurs, c'est que celui qui ne demeure pas en lui est jeté **dehors** (έξω).

Mais Rabbi Iéshoua affirme aussi qu'il lui faut « demeurer dans ses appreneurs ». Rabbi Iéshoua affirme donc, à la fois, qu'il est la maison où doivent habiter ses appreneurs mais que ses appreneurs doivent aussi être la maison où lui, le Rabbi, doit demeurer. Quelle est la cohérence de ces propos ?

Faut-il penser que les deux formules : « demeurez en moi » et « moi en vous » sont équivalentes ou désignent-elles deux aspects complémentaires ? Certains textes laissent à penser que ces deux formules s'équivalent, mais d'autres textes, non.

En particulier, la comparaison de la Vigne peut nous aider à percevoir une différence entre les deux formules. En effet, pour que le sarment porte du fruit, il faut deux conditions : d'abord, qu'il soit rattaché au cep, et qu'aussi, la sève passe en lui. Une méditation attentive de cette récitation de la Vigne nous montre que Iéshoua insiste bien sur ces deux aspects différents mais complémentaires :

« Demeurez en moi,
et moi en vous.
De même que le sarment ne peut porter du fruit de lui-même
s'il ne demeure pas dans la vigne,
ainsi vous non plus,
si en moi vous ne demeurez pas.
C'est moi la vigne,
vous les sarments.
Quiconque demeure en moi
et moi en lui
celui-là porte du fruit abondant,
car, hors de moi, vous ne pouvez rien faire.
Si quelqu'un ne demeure pas en moi,
il est jeté dehors comme le sarment,
et il se dessèche,
et on les rassemble,
et au feu on les jette,
et ils brûlent.
Si vous demeurez en moi,
et (si) mes paroles en vous demeurent,
ce que vous voulez,
demandez(-le),
et cela arrivera pour vous. »
(Jn 15, 4-7)

« Demeurez en moi », c'est être attaché sur le cep ; « et moi en vous », c'est recevoir la sève.

En effet, un arbre mauvais ne peut produire de bons fruits, nous enseigne Iéshoua. Rendez l'arbre bon et le fruit sera bon, nous dit-il encore. Son appreneur, Shaoûl de Giscalà nous enseigne la même chose :

« Si les prémices sont saintes,
toute la pâte l'est aussi,
et si la racine est sainte,
les branches le sont aussi. »
(Rm 13, 16)

Maître Eckhart nous dit, quant à lui :

« Ce ne sont pas les œuvres qui nous sanctifient,
c'est nous qui sanctifions les œuvres. »

Autrement dit, l'important, ce n'est pas de produire des œuvres ou du fruit, mais que ces œuvres ou ce fruit procède d'un arbre bon, c'est-à-dire d'un cœur bon et pur. Voilà pourquoi, il est essentiel que nous autres, rameaux sauvages, nous soyons greffés sur l'arbre bon qu'est Iéshoua, car lui seul est ontologiquement bon, alors que nous sommes accidentellement privés de la grâce de Dieu. C'est uniquement lorsque nous sommes greffés sur lui, que sa sève pourra passer en nous, et nous permettre enfin de porter un fruit bon.

Il faut donc les deux opérations qui apparaissent ainsi distinctes mais complémentaires : une greffe ontologique et une participation à la sève.

La greffe ontologique est réalisée par les sacrements, celui du baptême tout d'abord :

« Si c'est une même plante avec lui
que nous sommes devenus par la ressemblance de sa mort (= le baptême). »
(Rm 6, 5)

par la manducation-bibition de la Chair et du Sang, ensuite :

« Celui qui mâche ma chair
et boit mon sang,
celui-là demeure en moi,
et moi en lui. »
(Jn 6, 56)

La participation à la sève, c'est la mémorisation de la parole de Iéshoua. En effet cette inhabitation réciproque n'est pas le fruit uniquement de la manducation-bibition de la Chair et du Sang, il l'est aussi de la manducation pédagogique que constitue la récitation. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher les « dominos johanniques » suivants :

« **Demeurez en moi**
comme moi en vous. »
(Jn 15, 4)

« Si vous **demeurez en moi**
et que *mes paroles demeurent en vous.* »
(Jn 15, 7)

Ces deux formules montrent l'identité : avoir Iéshoua en soi = avoir ses paroles en soi.

« Si en vous *demeure l'enseignement* entendu dès le début,
vous aussi vous **demeurez dans le Fils et dans le Père.** »
(1 Jn 2, 24)

On voit combien manducation eucharistique et mémorisation sont indissolublement liées. Sans la greffe, la sève est inefficace ; sans la sève, la greffe ne sert de rien. Mais ce n'est pas seulement la manducation eucharistique et la mémorisation qui sont indissolublement liées, comme le montre d'ailleurs la messe avec ses deux parties indissociables : la liturgie de la Parole et la liturgie du corps et du sang du Christ. C'est la Liturgie en général et la mémorisation qui doivent être liées. Tout d'abord, parce que la Liturgie n'était rien d'autre et n'aurait dû rester rien d'autre que la Tradition orale de l'Eglise, à travers laquelle les fidèles devraient mémoriser la Parole de Dieu. Ensuite, parce que lorsque Rabbi Iéshoua s'assimile à la Vigne, c'est-à-dire à la maison d'études, ce n'est pas seulement sa personne physique qui est la Vigne, c'est aussi tout son corps mystique, c'est-à-dire l'Eglise. Être greffés sur le Christ, demeurer en lui, c'est demeurer dans l'Eglise, car ainsi que l'affirmait Jeanne d'Arc : « M'est avis que le Christ et l'Eglise, c'est tout un ! ».

La stabilité dans la Parole

Nous venons d'entendre, ci-dessus, l'évangéliste Jean affirmer, en 1 Jn 2, 4, que c'est parce que la Parole demeure en nous que nous demeurons en Dieu. Mais il importe de donner aux mots tout leur poids. Dire que la Parole doit demeurer en nous ne doit pas être réduit à un rapport vague avec cette parole. Marcel Jousse attire notre attention sur le sens très fort du mot araméen *koûm* qui signifie une stabilité de la parole en soi que seule la mémorisation peut produire :

« Le Fils, c'est celui qui apprend le Père ; le Berâ, c'est celui qui a reçu mot à mot les récitatifs de l'Abbâ. Il est dans l'Abbâ puisque les récitatifs de l'Abbâ sont en lui et vice versa. Si bien que cela va être un perpétuel chassé-croisé : « Je suis dans l'Abbâ puisque je le récite, l'Abbâ est dans moi puisque ce que je récite est en lui. » »⁴

« C'est cet écho qui constitue essentiellement le rapport de l'Abbâ et du Berâ et de là pourquoi vous allez toujours avoir cette stabilité. On ne peut pas traduire par « demeurer », cela n'a pas le même sens. C'est le mot sémitique de *koum*, la racine *koum* = *être stable*, demeurer ferme en quelque chose. Ma Parole, c'est-à-dire mon récitatif, va être stable en vous, ne va pas changer, ne va pas s'écouler comme du vin dans une outre crevée. »⁵

« Ce mot-là (« être stable », de la racine *koum*), nous le retrouvons à chaque instant : la stabilité de la chose jouée, de la chose mémorisée, être stable toujours (...) C'est presque toujours avec ce geste-là qu'on montre la fidélité, la ténacité de cette conduite en Israël. »⁶

Le lien entre inhabitation divine et mémorisation de la Parole est affirmé encore en cet autre texte :

« Si quelqu'un m'aime

⁴ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 26 février 1935, 14^{ème} cours, p. 290.

⁵ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 26 février 1935, 14^{ème} cours, pp. 282-283.

⁶ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 2 avril 1935, 18^{ème} cours, p. 368.

il gardera ma Parole
et mon Père l'aimera
et nous viendrons à lui
et nous ferons chez lui notre demeure. »
(Jn 15, 23)

Garder la Parole, ce n'est pas d'abord la mettre en pratique, comme on le comprend habituellement. Quand on nous dit que Marie, la mère de Jésus, « gardait avec soin toutes ces paroles et en cherchait le sens dans son cœur » (Lc 2, 19), il est clair que celle-ci n'était pas dans la pratique mais dans la mémorisation et dans la méditation.

En effet, garder la Parole, c'est d'abord la mémoriser, conformément à la mentalité palestinienne qui maintient le lien indissoluble entre mémorisation et pratique. Il convient d'ailleurs de rapprocher ce texte (Jn 15, 23) de celui de la Maison sur le rocher (Mt 7, 24-27), où il est dit que celui qui mémorise construit sa Maison. Cette Maison mémorielle qui est **construction** parce qu'**instruction** peut dès lors recevoir Dieu comme hôte. On peut également faire un rapprochement avec le texte de l'Apocalypse, où il est question de la manducation-mémorisation en tête à tête, dans la maison pédagogique de l'apprenant, qui n'est autre que son cœur-mémoire :

« Voici : je me tiens à la porte
et je frappe.
Si quelqu'un entend ma voix
et ouvre la porte,
j'entrerai chez lui
et je dînerai avec lui
et lui avec moi. »
(Ap 3, 20)

Voici encore une autre série de dominos formulaires qui confirme le lien entre inhabitation et mémorisation :

« Celui qui prétend **demeurer en Lui**
doit, comme celui-là a marché,
marcher lui aussi. »
(1 Jn 2, 6)

« *Marchez*
tant que vous avez la Lumière. »
(Jn 12 , 35-36)

« Tant que vous avez la Lumière
croyez en la Lumière. »
(Jn 12 , 35-36)

« Qui **vient à moi** n'aura jamais faim
Qui *croit en moi* n'aura jamais soif. »
(Jn 6, 35)

De l'agencement de ces dominos, on peut dégager la conclusion suivante : pour demeurer en lui, il faut marcher ; marcher, c'est croire ; croire, c'est venir à Lui = se mettre à son école = mémoriser, donc demeurer = venir à lui.

Mais la stabilité de la Parole n'est pas assurée uniquement par la mémorisation. Comme nous le dit Marcel Jousse :

« La mémorisation qui perdure indéfiniment
exige la remémoration qui répète inlassablement. »

Cette remémoration de la Parole ne consiste pas uniquement à répéter souvent les récitations apprises pour en entretenir la mémoire. Elle consiste aussi et surtout en ce que les Pères du désert et les moines appellent la rumination.

Cette rumination n'est pas une activité morale qui cherche ce que le texte veut me dire et quel comportement il m'appelle à changer, comme on le fait trop souvent, en particulier dans ce qu'on appelle les partages d'évangile. Cette rumination n'est pas non plus une activité exégétique d'interprétation des textes où l'intelligence prend le dessus. Il s'agit d'une mise en présence du texte pour le laisser me parler du mystère de Dieu. Il s'agit d'une savouration, d'une contemplation, où on se met en présence du maître intérieur pour lui laisser nous livrer le sens des paroles, dans une réceptivité totalement désintéressée. C'est l'attitudes des poustinik en face de la Parole telle que nous la décrit Catherine Hueck Doherty :

« (Les poustinikki) laissaient tout pour entrer en poustinia pour toute la vie, ou au moins pour plusieurs années. Ils y entraient les mains vides. Ils recherchaient la connaissance de Dieu directement, non au travers de la connaissance livresque, car ils ne croyaient pas que Dieu se révèle par des livres.

« Le poustinik, le résident de la poustinia, le *staretz*, l'ermite - pour lui donner les nombreux noms employés par les Russes - part de l'idée qu'il existe un seul livre capable de lui apprendre Dieu. Il croit que le seul chemin pour connaître Dieu est d'aller à lui dans l'humilité, la simplicité et la pauvreté, de pénétrer dans son silence, et là, dans la prière et dans la patience, d'attendre qu'il se révèle à son heure à lui.

« Aussi, en entrant en poustinia, les poustinikki n'emportaient qu'un seul livre - la Bible. Ils la lisaient à genoux, imperméables aux questions purement académiques, voire peut-être sans intérêt pour elles. La Bible était pour eux l'incarnation de la Parole et ils estimaient que la durée d'une vie ne suffisait pas à la lire. Ils croyaient, d'une foi étonnamment profonde, que chaque fois qu'ils l'ouvraient ils étaient en présence de la Parole face à face.

« Oui, le poustinik lit la Bible à genoux. Il ne lit pas avec sa tête (de manière conceptuelle, critique), sauf en ce sens que les mots passent par son intelligence, mais l'intelligence du poustinik est dans son cœur. Les paroles de la Bible sont comme du miel sur sa langue. Il les lit avec une foi profonde. Il ne les analyse pas. Il les lit et les laisse séjourner dans son cœur. En une journée, il peut en lire une ou deux phrases, ou peut-être une page. L'important est qu'il les mette toutes dans son cœur et il attend que Dieu vienne les lui expliquer, ce que Dieu ne manquera de faire devant une foi si profonde et si complète.

Inhabitation et divinisation

Cette inhabitation réciproque par la manducation de la Parole débouche d'ailleurs sur l'identité de parole et d'action :

« Qui m'a vu a vu le Père
Comment peux-tu dire :
« Montre-nous le Père » ?
Ne crois-tu pas
que je suis dans le Père
et que le Père est en moi ?

Les Paroles que je dis,
je ne les dis pas de moi-même;
le Père, qui demeure en moi,
accomplit les œuvres. »
(Jn 14, 9-11)

Cette inhabitation réciproque débouche enfin sur la divinisation de l'Humain :

« Si la Loi donne le nom de « dieux » à ceux à qui la Parole de Dieu a été adressée (et là qu'on ne conteste pas l'Écriture !) ... Si une Parole de Dieu adressée aux hommes leur donne un tel nom, comment le Verbe de Dieu lui-même, qui est en Dieu, ne serait-il pas Dieu ? Enfin, par la Parole de Dieu, des hommes deviendraient « dieux » par mode de participation à la Divinité et Celui par qui ils entrent en participation, le Seigneur Jésus ne serait pas Dieu ! »⁷

L'évangile de Thomas nous apprend la même chose : boire de la bouche de l'enseigneur, c'est devenir lui :

« Jésus a dit :
« Celui qui boit de ma bouche
deviendra comme moi;
moi aussi je deviendrai lui
et ce qui est caché lui sera révélé ». »⁸

La vigne, la véritable

Si Iéshoua affirme qu'il est la Vigne, la véritable, c'est qu'il laisse entendre qu'il y a une vigne qui n'est pas la vraie. Cette vigne qui n'est pas la vraie peut s'entendre, au moins, de deux façons : il s'agit, soit de la maison d'études qui n'est pas la vraie, soit de la vigne physique qui n'est pas la vraie.

De la part de Iéshoua, affirmer qu'il est la seule maison d'études vraie, c'est remettre en cause les autres maisons d'études, autrement dit celles des autres rabbis, avec l'enseignement qu'ils dispensent, autrement dit la Tôrah orale. Nous avons eu l'occasion, ailleurs, de démontrer que Iéshoua ne manifeste pas simplement un désaccord avec certaines interprétations de la Tôrah orale, c'est la Tôrah orale même qu'il remet en cause, pour rétablir toute l'autorité de la Tôrah mise par écrit. Plus précisément, si Iéshoua remet en cause le principe même de Tôrah orale, c'est parce qu'elle est lieu où s'exerce une activité essentiellement humaine d'interprétation et de mise en pratique. « Vous avez annulé la Parole de Dieu », reproche-t-il aux savants-dans-les-Écritures, en la réduisant à une parole purement humaine. Ce que Iéshoua veut restaurer, c'est une Parole de Dieu qui redevient maître d'œuvre, qui interroge l'Humain, le transforme de l'intérieur et lui fait produire de bons fruits.

Lorsque Rabbi Iéshoua nous affirme qu'il est la Vigne véritable, il nous enseigne aussi que la vigne physique que nous voyons n'est pas la réalité véritable mais l'ombre-manifestation d'une réalité qu'il faut chercher en lui. En d'autres termes, la réalité ultime de chaque chose n'est pas dans le Monde d'En Bas, mais dans le Monde d'En Haut, dont le réel sensible n'est que l'ombre-manifestation⁹. Je permets ici de renvoyer à ce que j'écrivais dans le bulletin d'information de l'Institut de Mimopédagogie n° 105 de janvier 2015 :

⁷ Saint Augustin, *Sur Saint Jean*.

⁸ *Evangile de Thomas*, 28, 1-5, Éditions Métanoïa 1974, logion 108, p. 91.

⁹ cf. Yves BEAUPERIN, *Anthropologie du geste symbolique*, L'Harmattan, 2002, pp. 149-172.

DE L'ANTHROPOLOGIE DU GESTE SYMBOLIQUE AU GESTE ECOLOGIQUE

« C'est moi la Vérité » (Jn 14, 6)

Jésus ne dit pas : « Je suis celui qui connaît la vérité, je suis celui qui dis la vérité » mais bien « C'est moi la Vérité ». « C'est quoi la Vérité ? » lui répondra Pilate (Jn 18, 38). Et si, à ce moment-là, Jésus ne répond pas à sa question, à plusieurs reprises auparavant, l'évangéliste Jean et Jésus lui-même nous ont fourni des éléments de réponse : « Elle était la Lumière, la véritable, qui illumine tout homme en venant dans le monde » (Jn 1, 9) ; « C'est moi le Pain de Vie, le pain qui vient du ciel, le véritable » (Jn 6, 35 et 32) ; « C'est moi la Vigne, la véritable » (Jn 15, 1). Que faut-il comprendre sous ces affirmations ? Que la lumière physique qui nous éclaire, que le pain physique que nous mangeons, que la vigne physique que nous récoltons ne sont pas la véritable lumière, le véritable pain, la véritable vigne. Que cette lumière, ce pain, cette vigne, qui appartiennent au Réel du Monde d'En Bas, ne sont pas la vérité en eux-mêmes, qu'ils ne sont que la manifestation d'une Vérité, d'une Réalité qui sont ailleurs, dans le Monde d'En Haut et que cette Vérité et cette Réalité ne sont autres que le Dieu-Homme lui-même. Comme le suggère l'apôtre Paul, que ce soit la lumière, le pain, la vigne, la nourriture, la boisson, les fêtes, la nouvelle lune, le shabbat, tout cela n'est que « l'ombre des choses à venir, mais le corps (qui projette cette ombre), celui du Christ » (Col 2, 16-17). De même que les mots que nous prononçons ne sont, anthropologiquement parlant, que les rejeux du Réel du Monde d'En Bas et que la vérité n'est en eux que dans la mesure où ces mots jouent en vérité ce Réel, de même ce Réel du Monde d'En Bas n'est, à son tour, que le rejeu de la Réalité du Monde d'En Haut qu'est l'humanité du Dieu-Homme et que la vérité n'est dans ce Réel que dans la mesure où il nous permet d'accéder à la vérité qu'est l'humanité du Dieu-Homme. Ainsi que j'ai essayé de l'établir dans mon livre *Anthropologie du geste symbolique*, si les mots que nous prononçons sont les mots de la langue par laquelle nous rejouons le Réel du Monde d'En Bas, ce Réel du Monde d'En Bas n'est, à son tour, que les « mots » de la langue par laquelle le Dieu-Homme rejoue la Réalité du Monde d'En Haut qu'il constitue. Affirmer que l'univers a été créé par la Parole de Dieu ne signifie pas seulement que cette Parole a été l'outil de la création mais que la création n'est rien d'autre qu'une parole que Dieu adresse à l'Humain et, plus spécifiquement, une parole que le Dieu-Homme adresse à l'Humain.

En conséquence, nous n'accédons à la Vérité que si, à travers le rejeu du Réel du Monde d'En Bas, nous accédons au rejeu de la Réalité du Monde d'En Haut que constitue le Dieu-Homme, autrement dit que si notre parole devient parabole. Rejouer la lumière, le pain, la vigne, etc..., dans tous les gestes caractéristiques et dans tous les gestes transitoires dont ils sont imprégnés, comme dirait Marcel Jousse, lequel rejeu constitue la connaissance scientifique, ne trouve sa vérité et la Vérité que si, à travers ce rejeu, nous accédons au rejeu de la Réalité qu'est le Dieu-Homme.

De ces considérations découlent les principes d'une écologie en vérité.

Pour une écologie en vérité

L'écologie que nous proposent nos hommes politiques est une écologie consumériste : elle ne propose que de réduire la surconsommation de la Nature, attisée par l'appât du gain exigeant une productivité de plus en plus délirante, pour en maîtriser les effets dévastateurs, sans en tirer la moindre leçon. Mais ces effets dévastateurs ne sont-ils pas une pédagogie de la Nature, - pour ne pas dire de Dieu, à nos hommes politiques religieusement aseptisés -, avertissant l'Humain qu'il fait fausse route dans son rapport à la Nature et l'invitant à une conversion qui ne soit pas seulement une sous-consommation : « Pensez-vous que, pour avoir subi pareil sort, ces personnes fussent de plus grands pécheurs que toutes les autres ? Non, je vous le dis, mais si vous ne vous repentez pas, vous périrez tous pareillement. » (Lc 13, 1-5). En effet, depuis longtemps, la Bible nous rappelle que « l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Dt 8, 3 // Mt 4,4), l'obligeant à suspendre toute activité économique le jour du shabbat, afin de prendre conscience qu'il n'est pas uniquement un être de consommation mais d'abord et avant tout un être de contemplation. La véritable écologie de la Nature n'est donc pas celle qui restreint seulement l'Humain à une sous-consommation mais qui l'invite en même temps à une sur-contemplation. Est-ce un hasard si le Dieu-Homme a pris, précisément, les deux objets essentiels de consommation que sont la nourriture et la boisson, le pain et le vin, pour en faire deux objets de contemplation ? L'Eglise catholique, en introduisant il y a bien longtemps dans la liturgie de la messe, ce qu'on appelait « la grande élévation » de l'hostie et du calice, après la consécration des espèces du pain et du vin, et en exposant l'hostie à l'adoration des fidèles dans ce qu'on appelait « le salut du Saint-Sacrement », a-t-elle suffisamment perçu ce rapport essentiel entre consommation et contemplation, puisqu'elle invitait ses fidèles, non seulement à manger mais aussi à contempler l'hostie ? Probablement pas, faute d'avoir tout de suite ramené ce geste à un geste d'adoration et non d'abord à un geste de contemplation. Il suffit de constater le nombre de fidèles qui, au moment où le célébrant présente l'hostie ou le calice, se prosternent aussitôt, sans les contempler. Certes, lorsque le Dieu-Homme, le soir du Jeudi Saint, prend du pain, puis du vin et les donne à ses apprenants en disant : « Prenez et mangez ! Ceci est mon corps ! Ceci est mon sang ! », la foi catholique nous enseigne que ce pain et ce vin, tout en conservant toutes les apparences du pain et de vin, deviennent réellement le corps et le sang du

Dieu-Homme. Mais pourquoi le pain et le vin, s'ils deviennent le corps et le sang du Dieu-Homme, gardent-ils les apparences du pain et de vin ? Précisément parce que si le Réel du Monde d'En Bas est, ontologiquement, la manifestation analogique de la Réalité du Monde d'En Haut, il doit garder toutes les caractéristiques de ce Réel pour pouvoir révéler toutes les caractéristiques de la Réalité qu'il re-présente en la signifiant. Mais comment établir ce lien ontologique entre Réalité et Réel si on n'analyse pas analogiquement ce lien dans une contemplation prolongée ? C'est pourquoi, au moment où le Dieu-Homme tend le pain et le vin à ses apprenants, il ne désigne pas ce pain et ce vin par leur nom mais par le terme de « ceci » qui est une invitation à regarder ce pain et ce vin, avant de les prendre et de les manger ou boire. Et si le Dieu-Homme, en utilisant ce terme vague de « ceci » voulait désigner, non seulement le pain et le vin, mais tout le Réel, nous invitant à réaliser une transsubstantiation contemplative de ce Réel, comme lui réalise la transsubstantiation sacramentelle du pain et du vin ? Une des fonctions essentielles de l'Eucharistie est de changer notre regard sur le Réel, en nous invitant à le contempler longuement, afin qu'en l'intussusceptionnant, en le mangeant, nous mangions, en réalité, l'être même de la Parole faite chair et sang, c'est-à-dire que nous passions de la connaissance des réalités du Monde d'En Bas à la connaissance des réalités du Monde d'En Haut.

Cette transsubstantiation contemplative, nous sommes invités à la réaliser autour de trois gestes : sensation, sentiment et sens.

Sensation

Comment les mots que nous rejouons pourraient-ils nous permettre de rejouer la Réalité d'En Haut s'ils ne nous permettent déjà pas de rejouer le Réel d'En Bas, puisqu'il existe un lien, analogique certes, mais profondément ontologique entre la Réalité et le Réel ? C'est, en effet, en contemplant longuement tous les gestes de la lumière, du pain, de la vigne physiques qu'on peut accéder, par analogies, à la connaissance de la Lumière, du Pain et de la Vigne véritables. Cette longue contemplation des gestes caractéristiques et transitoires des choses constitue ce que certains appellent la sensation et que Marcel Jousse appelle l'intussusception. « Il faut nous assainir dans le Réel », nous dit celui-ci.

En effet, une terrible maladie peut s'emparer de notre parole et entraver ce processus analogique, maladie diagnostiquée depuis longtemps par Marcel Jousse : l'algébrose. Ce diagnostic, il l'a porté, au début de la seconde guerre mondiale, face aux discours de nos généraux maniant des mots plus que des faits et face aux discours d'un peintre autrichien qui manipulait des mots chargés de Réel. Que dirait-il aujourd'hui face à la langue de bois de nos hommes politiques et à la novlangue qu'ils nous imposent avec la collaboration servile des médias ? La technique est toujours la même. D'abord ne pas monter les mots en face du Réel, en les privant d'une double expérience vivifiante : une expérience personnelle par intussusception mimismologique des gestes caractéristiques et transitoires du Réel, telle que nous la décrit Marcel Jousse à travers toute son anthropologie du geste ; une expérience étymologique qui, en nous faisant remonter à la racine des mots, nous enracine dans le Réel. Ensuite, les mots coupés de ces deux expériences vivifiantes, prennent une vie indépendante et peuvent être utilisés pour désigner n'importe quoi. Que de fois ai-je dû lutter, en tant que professeur de mathématiques, contre des élèves utilisant un terme pour un autre et nous répondant immanquablement : « Mais c'est pareil ! » quand je le leur faisais remarquer ! Ou alors, quand le Réel nous devient gênant, on utilise des périphrases ou des sigles : la femme de ménage devient la technicienne de surface, la caissière, l'hôtesse de caisse, l'avortement devient l'IVG, l'euthanasie devient la fin de vie, le mot « couple » qui mathématiquement désigne la mise en relation de deux choses différenciées et ordonnées, désigne désormais ce qui est, en réalité, une « paire » qui désigne deux choses non différenciées et non ordonnées. Qui se cache réellement derrière la périphrase journalistique : « les jeunes de la diversité » ? Est-ce par hasard que certains politiques préfèrent parler de « Daesh » plutôt que d'« Etat islamique », le premier dissimulant une réalité que le second énonce sans ambiguïté ?

Nommer une chose, c'est toujours faire une abstraction, c'est-à-dire « tirer quelque chose hors de », puisqu'il s'agit toujours de saisir un geste parmi d'autres qui caractérise cette chose. Mais, pour Marcel Jousse, il existe une « abstraction concrète » quand le mot reste ancré dans le geste caractéristique, et une « abstraction algébrisée » quand le mot, de conceptualisation en conceptualisation, part à la dérive. C'est la raison pour laquelle, je pense, Marcel Jousse a proposé la récitation mimopédagogique afin d'éviter cette abstraction algébrisée pouvant devenir algébrose, du moins en ce qui concerne les textes bibliques. Certes, ceux qui ne pratiquent pas cette récitation mimopédagogique peuvent toujours l'accuser de redondance des mots par les gestes corporels-manuels qui les accompagnent. Mais ceux qui la pratiquent savourent au contraire la richesse de cette abstraction concrète que constitue la synergie des gestes laryngo-buccaux que sont les mots et des gestes corporels-manuels. Lorsque, à la fin du film *La famille Bélier*, la jeune fille Paula se met à chanter *Je vole*, la chanson de Michel Sardou, en l'accompagnant des gestes des sourds-muets, on assiste à un grand moment de pure beauté et d'intense émotion.

Sentiment et sens

Très souvent, notre contemplation de la Nature se ramène à une grande admiration de sa beauté que nous percevons comme une analogie de la beauté de Dieu. En vérité, cette beauté est la manifestation de la beauté de l'humanité du Dieu-Homme, humanité qui resplendit de la gloire de Dieu. Mais ce sentiment de beauté qui nous remplit de bonheur n'est là que pour fasciner notre regard et nous amener à nous poser la question du sens de ce qu'on perçoit, comme les Hébreux au désert, face à la manne : *Man houï ? Qu'est-ce que c'est ?* Et là, geste après geste, il nous faut établir une correspondance analogique entre le Réel d'En Bas et la Réalité d'En Haut, pour en percevoir le visage, imprimé dans notre inconscient depuis notre conception.

Cette quête analogique de la Réalité d'En Haut, qui fonde le Réel d'En Bas, ne relève pas uniquement d'une quête individuelle. Elle se doit d'être collective, comme l'inconscient qu'elle travaille à faire émerger dans le conscient. C'est en groupe que cette quête parvient le mieux à sa fin. La Vérité ne relève pas du libre arbitre de chacun mais d'une quête partagée. Quête partagée, non seulement en groupes actuels réunis à cette fin, mais aussi avec tous ceux qui nous ont précédés et qui, sous la conduite inspirée de l'Esprit Saint, ont élaboré l'inépuisable « dictionnaire analogique » que constituent la Bible et la littérature patristique.

Alors, ce n'est pas seulement l'Humain qui a droit à une dignité inaliénable, parce qu'il est créé en ombre de Dieu pour devenir ressemblance de Dieu, vocation pleinement réalisée dans le Dieu-Homme où, par l'Incarnation, l'humanité se trouve pleinement divinisée. C'est toute la Création qui a droit à une dignité inaliénable en tant qu'expression du Dieu-Homme et manifestation analogique de son mystère. Si ne pas servir l'Humain, c'est ne pas servir le Dieu-Homme (cf. Mt 25, 31-46), ne pas respecter la Nature, l'asservir, la détruire, c'est ne pas respecter, c'est asservir, c'est détruire quelque chose du Dieu-Homme.